LETTRE DU R. P. LÉGEARD AU R. P. MARTINET, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

Mission Saint-Jean-Baptiste, île à la Crosse
10 novembre 1873.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Veuillez m'excuser si je ne vous ai pas envoyé mon rapport à l'époque fixée par le chapitre général de 1867. Des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché de vous le faire parvenir plus tôt.

Je commencerai par vous donner un résumé aussi succinct que possible des principaux événements qui se sont passés ici depuis mon dernier rapport; puis, je vous parlerai de chacune des petites missions que desservent les missionnaires de l'île à la Crosse.

Le mois de septembre 1872 nous ramenait nos sauvages pour la mission d'automne. Cette mission n'a pas été remarquable, d'abord parce que les sauvages étant presque tous arrivés très-tard, n'ont pu rester que fort peu de temps ici ; ensuite, parce que les Cris ne sont pas venus. Ayant entendu dire qu'un Père devait aller passer quelques semaines avec eux au lac Canot au commencement de l'hiver, ils ont profité des derniers jours d'automne pour rentrer leurs récoltes de pommes de terre et faire leur pêche de la saison.

Dans la nuit du 2 au 3 octobre, Sa Grandeur Mgr GRANDIN arrivait à la mission de Saint-Jean-Baptiste. Cette visite inattendue nous surprenait d'autant plus que Monseigneur nous avait écrit qu'il ne viendrait nous voir que dans l'été de 1873. Mais à son retour de la Prairie, où Monseigneur était allé passer une partie de l'été au milieu des sauvages, il s'était décidé à venir nous voir de

suite, afin de pouvoir se rendre à l'invitation de notre très-révérend Père supérieur général, qui lui mandait de se rendre en France pour le chapitre.

La saison étant déjà bien avancée, Monseigneur ne put rester longtemps avec nous, et dès le 9 il reprenait le chemin de Saint-Albert, par un froid qui lui donnait à craindre pour l'issue du voyage.

Le 13 novembre, le R. P. DOUCET nous quittait à son tour pour se rendre au lac Canot, mission de la bienheureuse Marguerite-Marie, et y passer quelques semaines au milieu d'un certain nombre de familles crises qui s'y sont établies. Quelques jours après, le 23 du même mois, cette chère bienheureuse, qui déjà nous a accordé tant de faveurs, nous en accordait une nouvelle, plus précieuse encore que toutes les précédentes, en guérissant subitement une de nos religieuses au moment même où nous nous attendions à la voir mourir. Je ne vous redirai point aujourd'hui les circonstances de cette guérison qu'on peut bien appeler miraculeuse, je crois ; vous avez dû en avoir connaissance par ma lettre à notre très-révérend Père général, en date du 16 janvier, et aussi par celle que Mgr GRANDIN a portée à Paray-le-Monial. Qu'il me soit cependant permis d'ajouter que la santé de la personne guérie continue à être excellente, et même beaucoup meilleure qu'elle ne l'était auparavant. En reconnaissance de cette précieuse faveur, la supérieure générale de cette sœur l'a autorisée à prendre le nom de Sœur Marguerite-Marie.

Le 25 décembre au soir, le R. P. LEDOFF chaussait ses raquettes et partait pour aller, à 15 ou 18 lieues d'ici, voir un malade de la tribu des Montagnais, qui réclamait les secours de son ministère. Ce n'était là que le commencement d'une série de voyages, qui se sont répétés plusieurs fois, tant pour lui que pour le R. P. DOUCET. Je crois que, depuis mon arrivée dans le pays, les Pères n'avaient

jamais été appelés si souvent en hiver pour administrer des mourants éloignés de la mission.

Le lendemain, le R. P. Doucet nous arrivait du lac Canot, content de la mission qu'il avait donnée aux Cris et heureux aussi de se retrouver au milieu de ses frères.

Au mois de janvier, nous recevions la visite de l'honorable M. W. Christie, inspecteur de tous les districts de la Compagnie de la baie d'Hudson situés dans le Nord. Ce monsieur, précédemment officier du fort Edmonton, près Saint-Albert, arrivait du fort Simpson (rivière Mackenzie) en route pour la rivière Rouge. Quoique protestant, il s'est toujours montré l'ami dévoué de nos Pères partout où il les a rencontrés, et maintes fois il leur a rendu de grands services. Aussi, dans le cours de son inspection, a-t-il été reçu partout dans nos missions avec tous les honneurs possibles, comme il se plaisait à nous le dire.

son fils Cha se convertit à Norman en 1917.

Connaissant l'intérêt qu'il porte à nos écoles, nous fîmes subir un examen à nos enfants en sa présence et devant plusieurs autres officiers de la Compagnie qui, eux aussi, s'étaient empressés de répondre à notre invitation; un théâtre, convenablement décoré, avait été élevé dans la classe. L'examen, entremêlé de chants en anglais et en français, plut beaucoup à tous ces messieurs ; ce qui les frappa surtout, ce furent les connaissances en géographie et en arithmétique de deux petits garçons, l'un métis, l'autre montagnais. La séance se termina par une petite cantate en l'honneur de l'illustre visiteur; puis une orpheline montagnaise s'en vint adresser un compliment à M. Christie, compliment qui tira des larmes à tous les assistants. A peine avait-elle fini que M. l'inspecteur, se levant, demanda au supérieur de la mission la permission d'adresser quelques paroles à ces chers enfants. Bien qu'il s'exprimât en français, qui n'est pas sa langue maternelle, M. l'inspecteur fit un excellent discours pour remercier

les missionnaires de tous les honneurs qu'ils voulaient bien lui rendre, pour les assurer de son dévouement, et surtout pour faire comprendre aux enfants l'avantage de l'instruction. Non content de donner à ceux-ci de très-sages conseils, il s'appliqua encore à leur faire apprécier le dévouement des missionnaires et des sœurs, qui quittent parents et patrie pour venir dans ces pays lointains se consacrer à leur instruction. Ce discours nous fit grand plaisir. Nos métis sont si enfants, si incultes encore, qu'ils n'attachent pas grande importance à l'instruction ; nous avons beau pérorer sur ce sujet, tout naturellement ils sont portés à croire que nous parlons pour nous-mêmes ; mais, quand ils voient un personnage, le plus haut placé du pays, quand ils l'entendent parler comme nous, cela les fait réfléchir et leur fait comprendre le prix de l'éducation. Aussi le plus souvent, quand ces messieurs les officiers de la Compagnie passent ici, nous en profitons pour faire subir un petit examen à nos enfants ; et nous avons remarqué que ces examens ont beaucoup contribué à donner à notre école de l'île à la Crosse la réputation dont elle jouit dans tout le Nord. Au sortir de la séance, M. l'inspecteur, ainsi que tous les messieurs qui l'accompagnaient, alla rendre visite aux sœurs. Il se montra très-aimable, très-satisfait de l'examen auquel il avait assisté, et partit en laissant à la Révérende sœur supérieure un billet de 5 livres sterling (125 francs) pour les orphelins.

Le 10 février, nous commencions notre grande retraite pour la terminer le 17 ; nous avons choisi cette époque, parce que nous sommes beaucoup plus tranquilles qu'à la fin d'octobre. Les glaces prenant ordinairement les premiers jours de novembre, nous sommes alors chargés d'ouvrage, ce qui nous dérangerait beaucoup et nous empêcherait de faire notre retraite aussi sérieusement que nous le désirons.

Le 31 mars, le R. P. DOUCET nous quittait de nouveau pour se rendre au lac Canot et y passer les fêtes de Pâques avec les sauvages de la tribu des Cris qui y sont établis ; le 14 avril il était de retour. Le 22 du même mois, le R. P. LEGOFF partait, à son tour, et s'en allait visiter quelques familles montagnaises qui habitent à l'autre extrémité du lac, à 15 ou 18 lieues de la mission, afin de se perfectionner dans la connaissance de la langue montagnaise; le 5 mai, il nous arrivait, sur les dernières glaces.

Cette année, comme en 1872, nous n'avons été débarrassés de la glace que très-tard ; c'est le 29 mai qu'elle a disparu complétement. Ce jour-là même, plusieurs familles sauvages nous arrivaient pour la mission du printemps. Dès le 1er juin, les exercices commencèrent, d'abord pour les Cris, ensuite pour les Montagnais, ceux-ci étant arrivés plus tard que les premiers. Le 15, jour de la fête du Saint-Sacrement, notre église pouvait à peine contenir tous les sauvages. Cette mission a été une des plus belles que j'aie vues depuis mon arrivée à l'île à la Crosse. L'eau étant très-haute et ayant inondé les terrains qui avoisinent l'église du côté où les Montagnais campaient ordinairement, ces sauvages, qui trop souvent établissaient leur loge de côté et d'autre dans le bois, se virent forcés de se grouper en masse autour de la mission, ce qui favorisa leur assiduité aux exercices. Le R. P. LEGOFF était chargé des Montagnais, le R. P. DOUCET et moi nous nous occupions des Cris ; mais, comme les Montagnais étaient de beaucoup plus nombreux que les Cris, tout en donnant la mission à ces derniers de concert avec le R. P. DOUCET, je faisais tous les jours le catéchisme aux enfants montagnais, ce qui diminuait d'autant la besogne du R. P. LEGOFF, assez occupé d'ailleurs à entendre la confession de ses nombreux sauvages. Malheureusement l'inondation, en couvrant une partie des chemins autour de la mis-

sion, nous a empêchés de faire aucune procession en dehors de l'église, comme cela s'est fait quelquefois. Cette mission nous a donné bien des consolations ; il y a eu des jours ou nous avions une centaine d'enfants au catéchisme, cris ou montagnais ; nous avons baptisé plusieurs adultes appartenant a l'une et à l'autre de ces deux tribus.

Après quelques jours de repos, le R. P. Legoff partait pour le portage la Loche, à 50 ou 60 lieues d'ici, afin d'y donner la mission aux Montagnais qui s'y trouvent. A cette époque de l'année, les berges de la rivière Mackenzie et celles de la rivière Rouge venant se rencontrer au portage, tous les sauvages des environs s'y rendent ordinairement au grand complet, afin d'y voir les gens des berges et aussi dans l'espérance d'y pouvoir gagner quelque chose, soit en traitant avec eux, soit en les aidant dans leurs travaux pendant les quelques jours qu'ils restent au portage.

Le R. P. Legoff n'était pas encore de retour, que le R. P. Doucet partait pour le lac Vert. Monseigneur nous ayant écrit, le printemps dernier, que deux Sœurs devaient se rendre de la rivière Rouge à l'île à la Crosse, nous avions emprunté une barge au fort pour aller chercher les Sœurs et pour descendre les pièces, ballots et caisses qui nous venaient de Saint-Boniface. Les métis qui se trouvent au lac Vert, n'ayant pas vu de prêtre depuis plus d'un an, j'y envoyai le R. P. Doucet ; il partait le 6 août au matin. Le 11 au soir, nous étions agréablement surpris en voyant arriver en canot le R. P. Legoff en compagnie du R. P. Petitot et du F. Racette ; ce dernier se rendait au lac la Biche. Nous avons eu le plaisir de posséder le bon Père Petitot et le F. Racette au milieu de nous jusqu'au 1er septembre. Ni les uns ni les autres, nous ne connaissions le R. P. Petitot, mais la connaissance a été vite faite et ce cher Père nous a beaucoup intéressés en nous

parlant des Missions de la rivière Mackenzie. Il a profité de son court séjour ici pour prendre le croquis de la Mission et en faire plusieurs exemplaires, dont un pour notre T.-R. P. Supérieur général. Le 26, le R. P. Doucet arrivait à son tour du lac Vert; nous nous trouvâmes alors formant une communauté comme on en voit bien rarement dans le Nord; nous étions quatre Pères et quatre Frères. Le plaisir de nous trouver ainsi réunis ne dura pas longtemps, car, dès le 1er septembre, le R. P. Petitot et le F. Racette s'embarquaient pour se rendre à Carlton, et de là au lac la Biche.

La mission d'automne, qui commençait ordinairement vers le milieu de septembre, a été presque nulle cette année. Les Cris ne sont pas venus, ainsi que la plus grande partie des Montagnais. Le printemps dernier, le bourgeois en charge du district avait prévenu les sauvages que de nouveaux règlements plus sévères allaient désormais être mis en vigueur; que la Compagnie ne pouvait plus donner à crédit comme elle l'avait fait par le passé, par conséquent qu'ils eussent à travailler et à chasser activement s'ils voulaient avoir quelque chose au commencement de l'hiver; le pays étant presque partout inondé, la chasse a été à peu près nulle; les sauvages n'ayant rien à apporter au bourgeois et n'osant se montrer ainsi au fort, ils ne sont pas venus pour la plupart, ce qui a fait manquer la mission.

Sur ces entrefaites, le R. P. Doucet partait de nouveau pour le lac Vert. Lors de son dernier voyage pour aller chercher les Sœurs, il n'avait pu voir que les métis engagés au fort, aucun sauvage ne s'y trouvant alors. Sachant que plusieurs sauvages désiraient de prier, regrettant l'abandon où cette mission était restée depuis longtemps, je lui donnai son obédience, et, le samedi 27 septembre, il partait en canot d'écorce conduit par

deux Cris de l'île à la Crosse ; la saison étant déjà assez avancée, il n'a pu y rester bien longtemps ; le 18 octobre au matin, il était de retour.

Le R. P. LEGOFF n'attendait que l'arrivée du R. P DOUCET pour s'en aller passer quelques semaines encore avec ses Montagnais de l'autre bout du lac. Ce cher Père nous quittait le 22 octobre, par un temps affreux et alors que la glace commençait déjà à se former autour du lac. Il a dû faire un voyage pénible ; comme il n'est pas encore de retour, je ne puis vous donner aucun détail à ce sujet.

Par ce petit résumé, vous pouvez voir, mon révérend et bien-aimé Père, que les missionnaires de l'île à la Crosse ne sont pas restés tout à fait inactifs pendant l'année qui vient de s'écouler ; jamais, je crois, du moins depuis que je suis ici, les voyages n'avaient été si nombreux. Quant à moi, comme un paresseux, j'ai gardé la maison tout le temps, les deux autres Pères se chargeant avec empressement de tout le travail extérieur et cherchant à m'épargner la fatigue, autant que cela est en leur pouvoir. Que le Seigneur daigne les en récompenser un jour au centuple [1] !

Quelques mots maintenant sur chacune des Missions que nous desservons :

Mission de Saint-Jean-Baptiste (île à la Crosse). — Cette chère Mission pourrait, je pense, marcher de pair avec bien des paroisses de France où fleurit la piété. En temps ordinaire, nous n'avons ici que les serviteurs de la Compagnie et quelques familles, métisses ou sauvages, fixées autour de la Mission. Les offices se font régulièrement comme dans une paroisse. Le dimanche matin, à la grand'messe, il y a sermon en français ; le soir, avant la

[1] La lettre de Mgr GRANDIN, que nous donnons plus haut, nous donne la raison de ce fait, en nous faisant connaître l'état de santé du P. LEGEARD.

bénédiction, sermon en cri. Tous les premiers jeudis du mois, nous avons la messe devant le saint Sacrement exposé ; les premiers vendredis du mois, bénédiction du saint Sacrement en l'honneur du Sacré-Cœur. Par une faveur bien précieuse que nous a accordée Monseigneur, tous les jours du mois de saint Joseph et de celui de la sainte Vierge, nous avons la bénédiction du saint Sacrement. Pendant le Carême, le chemin de la croix se fait tous les vendredis et tout notre monde y assiste fidèlement ; il est même passé en usage que pendant ce saint temps de pénitence le chapelet se récite en famille tous les soirs. On a aussi une assez grande dévotion pour les âmes du purgatoire. Cette année surtout, je suis très-satisfait de tout notre monde. Les sacrements sont assez fréquentés ; nous avons même un certain nombre de personnes qui communient tous les mois. Enfin, je crois pouvoir dire qu'il y a lieu d'être content de nos chrétiens de l'île à la Crosse.

Malheureusement je crains bien de voir partir les uns après les autres la plupart de nos catholiques du fort. Avec les nouveaux règlements introduits cette année, leur position devient assez difficile ; déjà plusieurs sont partis cet été pour s'en aller du côté de la Prairie ou à la rivière Rouge ; d'autres feront de même, très-probablement, le printemps prochain. Nous regrettons d'autant plus ce mouvement, que notre école aura beaucoup à en souffrir, et qu'à la place de nos métis catholiques, on nous enverra, pour habiter le fort, des protestants qui, plus d'une fois, nous donneront de graves sollicitudes.

Quant à nos sauvages, nous allons probablement nous trouver dans une position difficile à leur égard. Jusqu'à présent, ils ne traitaient qu'avec la Compagnie de la baie d'Hudson, qui était comme maîtresse absolue du pays ; cette Compagnie, voyant que ses bénéfices diminuent,

veut établir des règlements, justes en eux-mêmes, mais qui mécontentent les sauvages. Des commerçants étrangers, des traiteurs, comme on les appelle ici, profitant de ce que le pays est maintenant ouvert et surtout profitant du mécontentement des sauvages, vont, selon toute probabilité, s'établir près de nous ; déjà nous en avons un à quelques pas de la Mission ; c'est un de nos meilleurs catholiques, il est vrai, mais qui sait ce que seront les autres? Tout cela met nos sauvages la tête à l'envers, et comme leurs connaissances en fait de justice ne sont pas très-étendues, nous aurons plus d'une fois à l'avenir des difficultés que nous n'avions pas rencontrées jusqu'à présent.

Je vous ai déjà parlé un peu de notre école ; nous en sommes bien contents. Elle compte actuellement trente enfants, garçons ou filles, tous pensionnaires. Nous voudrions bien en recevoir davantage, mais le local et les ressources nous manquent ; il nous est impossible de faire plus. Un moment j'ai craint de la voir tomber, quand, au mois d'août dernier, la Sœur qui la faisait depuis treize ans a été rappelée à la Rivière-Rouge ; heureusement qu'il n'en a rien été ; non-seulement l'école s'est maintenue, mais elle a continué de progresser. Au lieu d'une institutrice, nous en avons deux : une pour le français, l'autre pour l'anglais, car, depuis la rentrée des classes, on enseigne l'anglais à nos enfants. Depuis longtemps nous le désirions tous, mais nous n'en avions ni la permission, ni les moyens. L'honorable M. W. Christie, en passant à Montréal l'hiver dernier, de retour de son voyage dans le Nord, étant allé rendre visite à la T.-R. Mère générale de nos sœurs, lui fit part de la satisfaction qu'il avait éprouvée en visitant notre école, mais en même temps il lui avoua combien il regrettait qu'on n'y enseignât pas l'anglais, cette langue devenant de plus

en plus nécessaire dans le pays. L'ordre fut immédiatement envoyé de Montréal de commencer l'enseignement de l'anglais, ce qui va donner à notre école une importance de plus en plus grande.

Je ne veux point terminer ce que j'ai à vous dire de notre Mission de l'île à la Crosse sans vous parler un peu de notre position au point de vue temporel. Notre grande maison, destinée à remplacer l'établissement détruit par l'incendie de 1867, est déjà bien avancée ; les trois planchers sont presque finis, ainsi qu'une partie des cloisons du premier étage. Monseigneur ayant ordonné au F. Nemoz de travailler avec le F. Bowes afin d'apprendre parfaitement l'état de charpentier-menuisier, l'ouvrage avance un peu plus vite ; mais nous ne sommes pas certains encore que les Sœurs, à qui cette maison est destinée, puissent y entrer l'automne prochain, 1874. Une fois qu'elle sera terminée, ce sera une des plus belles constructions du Nord. Nous irons alors habiter la maison que les Sœurs occupent actuellement et où nous serons beaucoup mieux que nous ne sommes depuis l'incendie de 1867.

Cette année 1873 marquera comme une des plus mauvaises que nous ayons eues depuis longtemps ; d'abord, l'hiver dernier, notre pêche n'a pas été bonne ; au printemps et en été, elle a été presque nulle ; par surcroît de désagrément, à peine la glace était-elle partie, à la fin de mai, que l'eau s'est mise à monter considérablement ; une partie du pays a été littéralement inondée ; dans bien des places où les années précédentes on marchait à pied sec, on pouvait cet été voyager en barge. De mémoire d'homme, jamais on n'avait vu l'eau si haute. Puis, tout l'été, nous avons eu des pluies presque continuelles et de grands vents qui nous ont causé bien du dommage. Plusieurs de nos clôtures ont été renversées et brisées ; les vagues du lac, poussées avec violence par la tempête

et venant battre le rivage, l'ont miné tout le long devant la Mission, malgré les efforts que nous avons essayé de leur opposer. Je ne sais vraiment ce que nous allons faire si, l'année prochaine, l'eau continue à monter comme elle l'a fait cette année. Nos récoltes sont presque nulles cette année ; une bonne partie de notre blé est à peine mûr ; notre orge n'a pas rapporté plus de deux pour un ; nos pommes de terre étaient magnifiques, nous en avions plus de quatre cents barils ; une grande partie a gelé, nous en avons perdu peut-être cent cinquante barils ; notre pêche d'automne a manqué complétement, les rivières et les lacs où se faisait cette pêche s'étant tout d'un coup gelés au moment où nous étions loin de nous y attendre. J'ignore comment nous ferons cet hiver ; mais enfin que la volonté de Dieu soit faite ; nous nous en tirerons comme nous pourrons.

Voici le relevé annuel de notre registre des actes de baptêmes, etc., etc. Baptêmes, 59 ; mariages, 8 ; sépultures, 15.

Mission de la Visitation (portage la Loche). — Cette Mission, située à 50 ou 60 lieues d'ici, n'a pas encore de résidence pour le Missionnaire. Les Montagnais, en assez grand nombre, sont pour la plupart établis autour du lac la Loche et commencent un peu à cultiver. Comme il n'est pas très-facile de les réunir régulièrement pour les exercices d'une mission pendant l'hiver, le Père chargé de les évangéliser s'y rend tous les ans au mois de juillet. A cette époque de l'année, les sauvages, attirés par l'arrivée des berges, viennent camper tous ensemble sous des tentes, aux environs du portage ou dans le portage même. Il est beaucoup plus facile alors de leur donner les exercices de la mission. Malheureusement il est à regretter que nous n'ayons pas là une maison quelconque, qui puisse servir de chapelle et de résidence pour le Mis-

sionnaire. Celui-ci a beau faire tout son possible, les sauvages ont beau être animés de la meilleure volonté du monde, ce n'est pas chose facile de n'avoir qu'une tente pour donner la mission, pour confesser, prêcher, dire la sainte messe, etc. Aussi, si Monseigneur nous le permet, nous voulons y faire construire une modeste maison.

La mission de l'été dernier a duré trois semaines et a donné pour résultat environ 230 confessions, une cinquantaine de communions, 15 baptêmes et 1 mariage.

La bonne volonté que les Montagnais ont témoignée pendant cette mission par leur empressement et leur assiduité aux exercices, a été aussi grande que possible, et leur Missionnaire en remercie Dieu de tout son cœur. Malgré le manque absolu de poisson, ils ont tenu à faire leur mission en règle; ils auraient pu, s'ils l'avaient voulu, vivre dans l'abondance en quittant la place et en s'en allant ailleurs, mais ils ont mieux aimé se résigner au jeûne qui les exténuait et faisait périr leurs chiens, que de ne pas profiter de la grâce qui leur était offerte. Nos sauvages ont bien des défauts, il est vrai; leur compagnie n'est pas toujours bien agréable; mais, quand on les voit si bien disposés, on prend courage et on passe par-dessus bien des misères et des difficultés.

Mission de la bienheureuse Marguerite-Marie (*lac Canot*). —Dans mon dernier rapport, je vous ai déjà fait connaître cette chère mission. Depuis l'année dernière, elle a toujours été en progressant. Les sauvages qui en font partie ne sont pas encore bien nombreux, il est vrai; mais, comme je l'écrivais à notre T.-R. P. Général, je crois que, dans les desseins de Dieu, elle est destinée à faire un grand bien parmi nos Cris. Autour de la mission de l'île à la Crosse, dans un rayon assez étendu, se trouvent beaucoup de familles qui ne sont pas encore baptisées. Ces pauvres infidèles n'osent pas venir ici, ils ont honte

et se tiennent constamment à l'écart. Au lac Canot, ils ne craindront point de se rendre : déjà, au printemps dernier, nous avons baptisé une famille tout entière, le père, la mère et les enfants, qui étaient venus se fixer parmi leurs parents chrétiens à la mission de la bienheureuse Marguerite-Marie. Cet hiver encore, j'espère que nous allons baptiser un père de famille, qui jusqu'à présent a vécu dans l'infidélité, malgré la connaissance plus ou moins étendue qu'il a de notre sainte religion. De là encore, je l'espère, nous pourrons peut-être visiter les infidèles qui se trouvent aux alentours et baptiser au moins les enfants; c'est ainsi que cet hiver j'ai l'intention d'envoyer le R. P. Doucet passer quelques jours au lac Poule-d'Eau, à deux jours du lac Canot; là se trouvent, me dit-on, de quinze à vingt familles toutes infidèles; cette visite n'aura pas grand résultat, je le sais, mais du moins quelques enfants pourront être baptisés, et ce sera le premier pas pour obtenir davantage.

En prévision du bien que pourrait faire cette mission, je conseillai l'hiver dernier au P. Doucet, qui s'y trouvait alors, de parler aux Cris du projet de bâtir une grande maison, qui pût servir de chapelle et de résidence pour le Missionnaire; celui-ci pourrait s'y rendre de temps en temps; la chose n'était pas bien facile, car tous sont pauvres. Le Père leur en parla cependant; le projet leur sourit assez, et ils promirent d'y songer au printemps s'ils avaient un peu de vivres d'avance. Le printemps arrivé, ils se sont mis résolûment à l'ouvrage et déjà la maison est achevée; elle mesure 30 pieds de long sur 20 de large. Ce sera une bien pauvre chapelle, mais enfin c'est beaucoup pour ces pauvres gens. Pour les encourager et les aider, nous leur avons fourni les ferrements nécessaires et je leur ai promis que, l'année prochaine, quand nous aurions reçu les ornements que j'ai demandés pour eux,

ces ornements resteraient toujours dans leur chapelle, comme ceux que nous avons ici restent à la mission. Maintenant ils sont fiers de leur petite chapelle, que nous ornerons de notre mieux, et les autres sauvages sont un peu jaloux de leur bonheur.

Un autre avantage dont va jouir cette mission, c'est celui de posséder une très-modeste école; la maîtresse est une veuve crise, assez instruite de la religion, et qui a consenti à faire la classe aux enfants; elle leur enseignera les prières et le catéchisme, ce qui diminuera d'autant la besogne du missionnaire; plus tard, on leur apprendra à lire et à écrire en cri. Je ne puis encore vous dire comment marche cette petite école, car elle n'a dû commencer à fonctionner que cette semaine; elle n'aura lieu qu'une partie de l'hiver, alors que tous les sauvages sont réunis ensemble; car, bien qu'ils aient des maisons et des champs, ils passent une grande partie de l'année à chasser de côté et d'autre dans le bois ou sur les lacs.

Une chose qui vous étonnera peut-être, c'est que presque tous les hommes du lac Canot et la plus grande partie des femmes savent lire assez couramment les caractères syllabiques. Plusieurs même savent écrire et il n'est pas rare qu'ils m'envoient de petites lettres en cri, pour demander ce dont ils ont besoin. Je suis content de les voir prendre cette habitude de nous écrire, et quand j'en ai le temps, je ne manque jamais de leur répondre.

Mission de Saint-Julien (lac Vert). — Depuis au moins quelques années, cette pauvre mission semblait presque complétement abandonnée. Des circonstances indépendantes de la volonté des missionnaires les empêchaient de la visiter aussi souvent qu'ils l'auraient désiré. De temps en temps, cependant, Monseigneur ou quelque Père se rendant à l'île à la Crosse ou retournant à la

Prairie, y séjournait deux ou trois jours en passant. Mais ordinairement il n'y avait que les quelques métis engagés au service du fort qui pussent profiter du passage du Prêtre; les sauvages, dispersés dans les bois et ne venant au fort qu'à certaines époques déterminées, ne le voyaient même pas le plus souvent. Cependant les Cris, fréquentant le poste du lac Vert, sont assez nombreux, plus nombreux même, dit-on, que ceux de l'île à la Crosse. Il est vrai que la plupart sont de bien mauvais sauvages, qui déjà, s'ils l'avaient voulu, auraient eu les moyens d'embrasser notre sainte Religion. Mais enfin leurs âmes, comme les autres, ont été rachetées au prix du sang de Notre-Seigneur; c'est pour les sauver que nous sommes envoyés ici : nous ne devions donc pas les abandonner, d'autant plus que quelques-uns semblaient manifester le désir de *prendre la prière*, si un Père venait les instruire. Profitant donc de la présence à l'île à la Crosse du P. Doucet, qui connaît le cri, je chargeai le commis du fort d'avertir les sauvages qu'un Père irait les visiter cette année. Comme ils se rendent en automne au fort, afin d'y prendre ce dont ils ont besoin pour leur hivernement, le R. P. Doucet partait, le 27 septembre dernier, pour les y rencontrer. Il a pu voir et évangéliser un certain nombre d'hommes, mais malheureusement les femmes et les enfants n'étaient pas venus. La mission n'a pas donné grand résultat : quelques baptêmes seulement et deux unions illégitimes validées en ont été le fruit. Je crois, cependant, que le séjour du Prêtre aura fait beaucoup de bien; déjà la grâce commence à travailler certaines âmes, nous en avons eu quelques preuves. Ceux qui sont venus au fort, une fois retournés dans leurs familles, diront qu'ils ont vu le Père, qu'il leur a promis de revenir le printemps prochain; la curiosité aidant, et encore plus la grâce de Dieu, plusieurs de ceux qui ne

sont pas venus viendront l'année prochaine, et peu à peu se feront prendre à leur tour. C'est une terre bien ingrate; espérons qu'un jour elle pourra porter des fruits de salut. Le commis du fort, excellent catholique, et un autre métis, assez instruit pour sa condition, ont grandement aidé le Père. Connaissant tous deux parfaitement le cris, ils ont beaucoup parlé aux sauvages pour les engager à embrasser notre sainte Religion.

Dans les circonstances actuelles et avec les changements qui vont s'opérer dans le pays, du côté de la prairie surtout, le lac Vert est destiné, croyons-nous, à devenir une place assez importante. Mgr GRANDIN, en prévision de ce qui pourrait arriver, a déjà retenu des terres pour la mission aux deux extrémités du lac. Jusqu'à présent, cependant, nous n'y avons aucune habitation; quand nous y passons, nous descendons au fort.

Je termine ce rapport un peu long en vous priant d'offrir à notre très-révérend et bien-aimé Père Général l'expression de notre profond dévouement et de notre obéissance la plus absolue. Il m'est impossible de lui écrire par cette occasion, mais je ne manquerai pas de le faire dans deux mois par le courrier d'hiver.

Veuillez agréer, mon révérend Père, etc.

P. LÉGEARD, O. M. I.

